

La Gazette de France juge en ces termes la conduite de l'Angleterre dans la question polonaise :

« Nous avons entendu les paroles amères prononcées au Sénat contre la politique de lord Palmerston qui nous engage à poursuivre nos réclamations avec vigueur contre la Russie sans vouloir nous suivre. Il semble, à entendre les orateurs et journaux officieux, que nous n'ayons pas une politique qui nous soit propre. C'est là une étrange prétention, il faut en convenir, et tout à fait nouvelle en France. C'est en vain qu'on chercherait rien de semblable sous l'ancienne monarchie, sous la République, sous l'Empire et la Restauration. Cette attitude n'a pas de précédent dans notre histoire.

Il est certain, d'ailleurs, que si nous attendons, pour faire des représentations énergiques à la Russie, que l'Angleterre consente à une action commune, nous attendrons longtemps. Il ne dépend pas de la bonne volonté de l'Angleterre d'agir autrement qu'elle le fait ; ce sont ces intérêts les plus clairement démontrés qui lui font une loi de son abstention dans toute action sérieuse pouvant tendre au rétablissement d'une Pologne même affaiblie. Si l'on ne comprend pas ailleurs toute la portée du rétablissement d'un État polonais, lord Palmerston l'a compris, lui.

Il lui convient de parler d'une manière générale de la cause polonaise et dans des termes sympathiques, parce qu'il veut conserver les apparences à l'aide desquelles il parade dans le camp libéral ; mais, au fond, il sait bien qu'il n'a aucune force pour faire des représentations à un cabinet étranger qui pourra toujours lui répondre reconventionnellement par l'Irlande, les Iles Ionniennes, Perim, et le reste. Si on ne voit pas cela, c'est qu'on ne veut pas le voir. Et si l'on veut ne marcher que d'accord et de concert avec l'Angleterre, c'est qu'on ne veut pas marcher du tout.

GUSTAVE JANICOT.

La Russie fait en ce moment des efforts considérables pour comprimer et écraser l'insurrection polonaise. On assure qu'il y a dès à présent 150,000 soldats en Pologne et que le chiffre sera porté prochainement à 200,000. Quel regrettable gaspillage de forces ! et cela pour arriver à un résultat soit négatif en cas d'insuccès, soit odieux et révoltant dans le cas contraire. Supposons par la pensée que ces 200,000 soldats, qu'on va employer à tuer des hommes, des femmes, des enfants, à saccager des villes, à incendier des fermes, fussent dirigés vers les provinces asiatiques de la Russie et là, sous le commandement de leurs officiers et sous la direction de leurs sergents et caporaux, fussent employés à dresser les poteaux et à tendre les fils du télégraphe qui doit relier l'Europe avec l'extrémité du continent asiatique baigné par l'Océan Pacifique, puis à faire les terrassements du chemin de fer qui doit un jour réunir la Chine à l'Europe à travers la Russie asiatique, croit-on que cet emploi de la force physique et intelligente de ces 200,000 hommes n'honorerait pas plus la Russie et ne serait pas plus profitable à l'humanité et à la civilisation que ces affreuses exécutions dont le récit soulève le cœur et provoque l'indignation ? — E. MOUTTET.

Réponse de Mgr l'évêque d'Orléans à la prière adressée par M. E. Quinot au clergé catholique en faveur de la Pologne.

Monsieur, Parmi les événements qui se rencontrent souvent pour nous en ces temps singuliers, il m'est arrivé rarement d'en éprouver un pareil à celui qui me cause la Prière au clergé catholique, publiée par vous en faveur de la Pologne dans les colonnes du Siècle et de l'Opinion nationale.

C'est vous, monsieur, qui écriviez, il y a quelques années, cette phrase : « Il faut déshonorer le catholicisme : ce

n'est pas assez, il faut l'éteindre dans la boue. »

Fils et pontife de l'Eglise catholique, ma main frémit en retraçant ces outrages. Pour écrire à leur auteur, il me faut surmonter une vive répugnance ; et vous n'estimeriez bien peu, si j'avais un autre sentiment. Vous ririez de ma crédulité, si je ne me définissais pas des prières que vous adressez aujourd'hui à ce clergé dont vous attaquez hier si cruellement la foi, et dont vous blessez encore l'honneur dans ces prières même.

Toutefois, je veux, je dois répondre à une provocation si étrange qu'on se demande, en la lisant, si elle est un hommage ou une injure, un piège ou un défi.

Vous nous accusez, dès les premiers mots, de nous ranger du côté du plus fort. Cette calomnie me révolte. Nous sommes dans la Grande-Bretagne du côté de l'Irlande ; en Orient pour les chrétiens du Liban ; en Amérique du côté des esclaves ; en Russie du côté de la Pologne ; en Italie du côté du Pape ; dans le monde entier du côté des faibles, des pauvres, des enfants, des abandonnés, du côté de la pitié, de la conscience, de la probité, de tout ce qui est ici-bas soufflé, humilié, crucifié avec Jésus-Christ. Voilà comme nous sommes du côté du plus fort !

Vous dites que nous avons, au dernier siècle, abattu le cœur de la Pologne.

Si j'ouvre l'histoire du dernier siècle, je vois que le Pape Clément XIII écrivait le 30 avril 1767 au roi de France, au roi d'Espagne, à l'Empereur d'Allemagne, en faveur de la Pologne ; que Clément XIV recommandait encore cette grande cause le 7 septembre 1774, quinze jours avant de paraître devant Dieu ; que vingt fois, entendez-le bien, dans des documents publics et solennels, ces deux papes, « seuls en Europe », ont protesté avec toute l'énergie que donnent la foi, la charité, l'amour de la justice, contre l'iniquité de la conquête et du partage.

Et je lis dans la même histoire du dernier siècle ; que le 18 novembre 1773 Voltaire écrivait au roi de Prusse :

« On prétend que c'est vous, Sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne, et je le crois, parce qu'il y a LA DU GÉNIE. »

Après cet étrange exorde de la prière que vous nous adressez, que nous demandez-vous enfin, monsieur ? Notre argent ? — Nous sommes prêts à le donner pour les victimes. Mais vous dites vous-même qu'il n'est pas question ici de quêtes. — Nos paroles ? Qui donc a parlé depuis un siècle, qui vient d'écrire si éloquemment, qui pétitionne en ce moment pour les Polonais plus que les catholiques ?... N'est-ce pas un des nôtres, le comte de Maistre, qui des premiers a proclamé « EXÉCRABLE le partage de la Pologne (1). »

Que voulez-vous donc ? Des actes ? quels actes ? Que nous marchions en avant, que nous sonnions le tocsin, en un mot que nous appelions aux armes ?

Je vous réponds : Ce qui peut être fait par le clergé, le clergé polonais le fait vaillamment. Il bénit, il console, il soigne, il soutient. Les églises sont ouvertes aux blessés, les prêtres ne craignent pas de s'exposer à tous les périls pour secourir leurs frères, et je les en bénis.

Quand on sait ce qui s'est passé et se passe encore sur cette terre, ce qui y souffrent les âmes et la foi depuis un siècle, il est impossible de ne pas sentir qu'il y a là une grande cause catholique. Le clergé polonais est national et il n'y a pas parmi eux un seul cœur de prêtre qui ne batte avec le cœur de sa patrie.

Vous voudriez que nous prêchions la guerre ? Si nous la prêchions, êtes-vous bien sûr que parmi les vôtres on ne nous rappellerait pas que nous sommes des ministres de paix !

Ne pourrions-nous pas cependant faire plus que nous ne faisons, parler plus haut, et soulever tous les cœurs pour cette infortunée nation ? — Je n'examine pas si nous le pourrions ; mais si nous ne le faisons pas, qui nous empêche ? Qui ? C'est vous. Oui, vous, qui refusez toujours le clergé derrière l'autel, et qui l'appellez au dehors quand cela vous convient ; vous qui le chargez d'entraves, puis lui reprochez de ne pas agir ; vous qui lui demandez de faire déposer les armes à Castelfidardo, et

(1) Marie-Thérèse eut le malheur de participer à cet acte ; mais il est juste d'ajouter qu'au bas de la convention signée entre l'impératrice de Russie et le roi de Prusse, le 17 février 1772, Marie-Thérèse écrivit, à la date du 4 mars 1772 : « Placet, puisque tant et de savants personnages veulent qu'il en soit ainsi ; mais, longtemps après ma mort, on verra ce qui résulte d'avoir ainsi foulé aux pieds tout ce que jusqu'à présent on a tous jours tenu pour juste et pour sacré. »

vous qu'il les prenne à Varsovie ; vous qui l'exhortez au silence, quand il parle pour se défendre contre vous, et au tapage, quand vous pensez qu'il peut vous aider.

Il y a même ici quelque chose de plus grave, et que l'intérêt le plus élevé, le plus sérieux de la Pologne me détermine à vous dire. C'est vous, monsieur, vous et ceux qui vous suivent, c'est vous qui, non-seulement obscurcissez, mais perdez les bonnes causes en vous y mêlant, vous qui rendez la liberté suspecte et la ruinez en la mariant de force à la révolution qui la tue. L'honnête homme ne sait vraiment comment se mouvoir, pressé entre deux obstacles, des lois qui arrêtent ce qu'il voudrait dire, des partis qui corrompent ce qu'il voudrait faire.

Si nous pouvions donner le signal que vous demandez, qui viendrait au rendez-vous ? Ceux qui ne seraient pas appelés. Nous ferions accourir des âmes généreuses, des héros chrétiens ; et, à votre voix, viendraient s'abattre sur cette noble et religieuse nation les révolutionnaires, pour en faire leur proie.

Nous convoquerions des aigles, il viendrait des vautours. C'est le grand péril de la Pologne. Je suis prêt à vous obéir, si vous promettez que la révolution ne s'en mêlera pas. Si la Vendée fut grande, c'est que vous n'y étiez point. Si 1789 fut compromis, c'est que vous y étiez venu.

Du reste, il n'y a plus à donner le signal : c'est fait. On meurt ; nous prions. Qu'arrivera-t-il demain ? Quoi que Dieu permette, il faut que la victoire ou la défaite soit glorieuse, que la Pologne sorte de cette lutte inégale plus libre, ou plus digne que jamais d'amour, de compassion et de respect.

Vous dites que ce peuple ne sera libre que par nous ; vous avez raison. Livré à la révolution, il faudrait trembler pour sa liberté. Mais non, j'ai meilleur espoir. Le sang qui coule est fécond lorsqu'il est pur. Même victorieuse, si la cause est corrompue par les agitateurs de l'Europe, elle est perdue ; même vaincue, si elle n'a été servie que par le patriotisme et la foi, elle se relèvera. Car la justice est éternellement la justice.

Souffrez donc, monsieur, que je n'obéisse pas à votre appel pour servir la Pologne, selon le programme que vous me feriez. Certes, je n'avais pas attendu votre prière pour aimer de toute mon âme la patrie de Jean Sobieski, cette héroïque nation qui fut le plus ferme boulevard de la chrétienté contre l'islamisme victorieux, et qui, un jour, surprise et trahie, et depuis plus d'un siècle ayant perdu toutes les libertés que la tyrannie des hommes peut ravir, a su, comme l'Irlande, conserver entière cette dernière liberté, la plus noble de toutes, et qu'aucune tyrannie ne saurait forcer, si elle ne s'abaisse elle-même, la liberté de sa foi et de sa conscience.

Savez-vous, monsieur, comment je voudrais servir la Pologne ? C'est dans les conseils des nations européennes. Je voudrais, au prix de mon sang, persuader à ceux qui peuvent ce que nous ne pouvons pas, qu'il y a ici une grande iniquité à réparer, un droit scandaleusement violé à restituer, une barrière nécessaire à l'Europe et à la France à relever ; et puissons nous ne plus jamais savoir à quel point nous manque cette barrière, dont la Providence avait si admirablement marqué la place, et qu'on a si imprudemment et si indignement sacrifiée !

Hélas ! cette vaillante et catholique nation ne manque pas seulement à l'Europe et à la France ; elle manque aussi à l'Eglise. Mais voilà pourquoi aussi sa cause est impréissable ! Déjà au dix-septième siècle, au moment où la Pologne semblait périr et où on voyait ses ennemis fondre sur elle « comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces », Bossuet s'écriait dans le plus grand élan de son éloquence et la vive lumière de sa foi : « Dieu en avait disposé autrement. La Pologne était nécessaire à son Eglise et lui devait un vengeur. Tout-à-coup il tonne du plus haut des cieux et la Pologne est délivrée. »

Et nous, qui n'avons pas ces grands accents, nous n'en dirons pas moins, avec la même espérance et dans la même lumière : cette douleur et ce magnanime question ne peut être étouffée. La politique a beau l'éconduire et passer à l'ordre du jour. La justice l'y retient. Dieu et l'honneur l'y remettront jusqu'à la fin.

Veillez agréer, Monsieur, l'hommage de mes sentiments que j'ai l'honneur de vous offrir.

Orléans, 16 mars 1863.

Post-scriptum. — En terminant, monsieur, je relis ma lettre ; elle est vive. Que voulez-vous ? Je n'ai pu oublier ce que vous avez eu le triste courage d'écrire contre ma foi. Mais

je n'oublie pas non plus que vous avez été proscrit, exilé, pour des opinions qui certes ne sont pas les miennes, mais dont j'honore le désintéressement et la dévotion. Dieu me garde d'ajouter une tristesse à celle de votre vie ! J'aurais dû sans doute aussi me souvenir que vous êtes un poète lyrique, et adoucir des vérités de parole que me mérite peut-être pas un homme qui prie tout ému par la douloureuse poésie des malheurs de la Pologne. Pardonnez-moi ; condamné à toutes les réalités de la vie, j'ai dû vous répondre en prose, non en poète, mais en évêque.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Cracovie, 17 mars.

Langiewicz avait hier son quartier-général à Dzialotzyce.

Les Russes ont pillé et saccagé Michalivice.

Des massacres ont eu lieu à Peubtow, propriété de Bielski, et à Gerka. Parmi les victimes on cite un négociant anglais, M. Finkenstone, qui est grièvement blessé.

Le comité central de Varsovie déclare, dans une proclamation, qu'il remet ses pouvoirs à Langiewicz.

Breslau, 17 mars.

Une notification officielle de l'administration des postes de Varsovie annonce que les trains express sont de nouveau suspendus depuis hier sur le chemin de fer de Varsovie.

Breslau, 18 mars.

La Gazette de Breslau d'aujourd'hui (édition du soir) publie la dépêche suivante :

Skalmierzyki, 7. — D'après des avis de Kalish, une rencontre sanglante a eu lieu près de Londek, à trois milles de Konin, entre un corps d'insurgés et les Russes ; ceux-ci ont été obligés de se retirer. La petite ville de Londek a été entièrement brûlée. On assure que le nombre des insurgés s'élevait à 3,000. Ce matin, des renforts se dirigeaient vers le champ de bataille, ont quitté Kalish.

Cracovie, 18 mars.

Le quartier-général de Langiewicz était le 16, à Zaryszyn. — Dans le Palatinat de Mazovie, Padlewski a passé le Narew, le 12, après avoir battu les Russes à Dronzewo. C'est dans cette dernière affaire qu'a péri Rolski.

Il paraît certain que l'archevêque de Varsovie, Mgr Felinski, a donné sa démission de membre du conseil d'Etat. Le gouvernement russe n'aurait pas accepté cette démission par le motif que le titre de conseiller d'Etat serait inhérent à la dignité d'archevêque.

Il paraît également certain que tous les membres du conseil municipal de Varsovie ont donné leur démission.

Cracovie, 18 mars.

On mande de Lithuanie : « Le comte de Starzenski maréchal de la noblesse du gouvernement de Grodno, a donné sa démission. Sur l'ordre du gouverneur-général Nazimoff, trois cents propriétaires lithuaniens ont été arrêtés. On prépare une Adresse nationale. »

Dans le gouvernement de Mohilew les insurgés ont remporté un succès à Rudniki.

Lemberg, 18 mars.

Les corps d'insurgés commandés par Lewandowski, Lelewel et Zakrewski, ont occupé Dubienka et Chelm, dans le gouvernement de Lublin.

Turin, 18 mars.

La discussion sur les pétitions en faveur de la Pologne commencera jeudi à la Chambre des Députés.

Londres, 18 mars.

Un meeting a eu lieu hier soir dans la salle de Guildhall sous la présidence de

l'alderman Laurence. Le lord-maire qui devait présider la réunion s'est trouvé dans l'impossibilité d'y assister. Plusieurs membres du parlement et autres notabilités faisaient partie du meeting. L'assemblée a voté une résolution déclarant que la Russie a violé ses engagements à l'égard de la Pologne et que l'Angleterre doit cesser tous rapports diplomatiques avec la Russie jusqu'à ce que les conditions de la Pologne soient changées. Le meeting est enfin d'avis que le gouvernement anglais retire sa sanction à la domination russe en Pologne et qu'une pétition dans ce sens soit adressée au Parlement.

Londres, 18 mars.

Dans le meeting tenu hier soir à Guildhall, dix-huit orateurs, parmi lesquels lords Harrowby et Shaftesbury, se sont fait entendre. La résolution demandant la suspension des rapports diplomatiques avec la Russie a été votée à l'unanimité. Le meeting a aussi décidé la rédaction d'une Adresse aux Polonais et à Langiewicz ainsi que la formation d'un comité international de souscription qui doit être proposée aux municipalités de Paris, de Vienne et d'autres capitales.

Londres, 18 mars.

On lit dans le Morning-Post : « Le meeting de Guildhall est une de ces manifestations grandioses qui parlent à l'Europe. Une armée française pourrait débarquer à Riga, et les bâtiments cuirassés anglais pourraient aujourd'hui franchir la passe de Cronstadt et aller à Saint-Petersbourg. Le czar devrait songer à faire un effort suprême de justice en déclarant la Pologne libre. Qu'il se mette des conseillers qui cherchent à lui persuader, comme à son père, que la France et l'Angleterre n'agissent pas ensemble. Les cabinets pensent n'être séparés que par des nuances. L'Empereur et lord Palmerston désirent la paix, mais l'opinion publique en France et en Angleterre est souveraine. »

COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture. le 18 le 19 hausse baisse
3 % ancien. 68.95 68.95 » » »
4 1/2 au compt. 96.00 96.25 » 25 » »

CHRONIQUE LOCALE ET DEPARTEMENTALE.

SOUSCRIPTION NATIONALE en faveur des ouvriers cotonniers sans travail.

20^{me} LISTE.

MM.	Estaminet du Demi-Cercle.	fr. c.
V. Valaton		5
D. Dubrulle		4
Martin		1
J. F. Van Brabant		1
Anonyme		3
J. Cateau		0 50
O. Dujardin		0 50
Renard		0 50

Total 12 50

Listes précédentes 45,785 56

Total général 45,798 06

On lit dans le Nouvelliste de Rouen : « Nous croyons savoir que d'honorables manufacturiers ont appelé l'attention de M. le ministre du commerce sur les conséquences actuelles du décret qui autorise l'importation en franchise des tissus étrangers pour l'impression, à charge toutefois de réexportation M. le ministre a paru frappé des inconvénients qui résultent aujourd'hui de l'économie de ce décret. Nous avons lieu de croire, dit le Temps, qu'il va y être apporté des modifications importantes. En dehors de l'abrogation pure et simple, il est telle combinaison qui concilierait tous les intérêts et satisfait à toutes les exigences. »

M^{me} EMILIE CARLEN.

(La suite au prochain numéro).

Nous lisons dans les journaux russes et allemands, et dans une partie de la presse française que depuis longtemps on se préoccupait des moyens de conserver la chevelure.

Les expériences faites sous les yeux des savants réunis ont prouvé que le seul cosmétique qui offrait les garanties de réussite était l'EAU TONIQUE DE CHALMIN.

« Désormais, ont dit les hommes de la science, cette production régénératrice de la bulbe capillaire, est le seul moyen efficace que nous puissions recommander aux générations envieuses d'une belle chevelure. »

Nous sommes convaincus que nos lecteurs nous sauront gré de cette communication.

lèvres. La pensée de la mort la saisit puissamment à la vue de cette chambre qui en offrait partout l'image ; mais ce qui l'impressionna surtout, ce fut l'aspect de cette créature, à demi transfigurée déjà, qui la regardait avec un sourire qu'on eût dit un salut de paix adressé par le ciel à la terre.

Edith, cette femme pleine de noblesse et d'abnégation, qui avait soutenu de si douloureux combats, dont l'enfance, l'adolescence et la jeunesse n'avaient eu que des roses éphémères, hérissées de charbons et d'épines qui l'avaient blessée jusqu'au fond du cœur ; Edith touchait enfin à l'unique terme auquel son âme aspirait depuis qu'elle s'était dégagée de tous ses liens terrestres. Dans son sein ne brûlait plus que la flamme pure d'un amour céleste. Elle avait aimé, souffert, combattu et fait abnégation ; elle inclinait maintenant sa tête fatiguée, prête à échanger cette triste existence d'ici bas contre celle que nous entrevoyons à travers le voile du pressentiment ; tous ses desirs tendaient vers cette patrie où nous attend le prix de nos souffrances et où règne à jamais une paix ineffable.

Sa dernière entrevue avec Gothard lui avait fait beaucoup de mal. Elle avait dû recourir à tout son empire sur elle-même pour triompher dans cette lutte où deux ennemis puissants, l'amour et la faiblesse de son sexe, se déclaraient contre sa fierté blessée, sa raison, sa délicatesse et sa ferme conscience du bien et du mal. Enfin cette dernière l'avait emportée. Mais ce moment, si douloureux en ce qui lui enlevait tout espoir de bonheur terrestre, lui avait brisé le cœur.

Le souvenir de leurs adieux l'accablait longtemps d'un sombre chagrin, qui finit

pourtant par céder peu à peu la place à une mélancolie plus douce ; mais alors un mal plus terrible lui attaqua la poitrine et mina sa frêle existence, dont le fil, au moment où nous la revoyons, est près de se briser. L'esprit seul, par sa puissante énergie, empêche encore l'âme de se détacher de la matière.

Edith supportait ses douleurs physiques avec une admirable patience, et, grâce au pouvoir sacré de la religion, à l'espoir et à la confiance qui soutenaient son âme forte, elle s'efforçait de répandre la consolation dans le cœur affligé de son oncle. Peu à peu — car elle languit longtemps avant de s'éteindre — elle eut la satisfaction de voir le vieillard joindre les mains avec résignation et se soumettre humblement aux décrets du Seigneur, non conservant plus que cette seule, mais ferme espérance qu'ils se réuniraient bientôt dans le ciel.

Depuis six mois, Edith n'avait presque plus quitté son lit ; chaque jour, au coucher du soleil, elle levait un regard plus confiant vers le Créateur, devant lequel elle allait bientôt paraître.

Blanche comme un lis aspergé de froides gouttes de rosée, elle était étendue sur un lit de repos, le dos appuyé sur un coussin, lorsque Hortense entra dans sa chambre. Incapable d'abord de proférer une parole, Hortense éclata en sanglots et se pencha vers elle, mêlant ses larmes à la sueur qui perlait sur le front de la malade.

« Edith ! Edith ! murmura-t-elle enfin ; tu vas quitter cette terre, je le vois, et quand tu dormiras dans la tombe, il n'aura plus aucun espoir ici-bas. Infortuné Gothard ! »

Et ses larmes redoublèrent.

« Oui, il me pleurera, répondit Edith à voix basse ; mais sa douleur ne sera pas violente et passionnée comme autrefois. Il s'est formé à une nouvelle école, à l'école du malheur et de la résignation ; il a appris à supporter la souffrance. Il est depuis longtemps préparé à ma perte ; mais ce n'est pas la seule qu'il ait eue à subir. »

A ces mots elle arrêta sur Hortense un regard douloureux, mais plein de tendresse.

« Oh ! cette douleur n'est rien auprès de celle qui l'attend ! s'écria Hortense en appuyant ses joues enflammées sur le pâle visage de la malade. — Et pourtant, ajouta-t-elle, que ne puis-je mourir comme toi ! — Mourir serait bien plus doux que de traîner une triste existence, le sourire sur les lèvres et le cœur déchiré ! Hélas ! Edith, que le sort des femmes est souvent cruel ! Parfois, pour se procurer un repos imaginaire, elles échanget un léger mal contre un mal plus grand, et leur vie entière n'est plus qu'un long et continu effort pour se résigner à un état de choses sans remède. »

— Pauvre Hortense, que je te plains ! Toi qui possèdes tant d'excellentes qualités, il t'en a manqué une, cependant : le courage de l'élever, par ta propre énergie, au-dessus de tous ses petits calculs puerils qui ont trouvé accès auprès de toi sous le masque de la tendresse ; tu as fini par céder, par sacrifier à une espérance incertaine de repos tout le bonheur de ton avenir, lequel portait déjà de si belles fleurs ! Pauvre enfant, tu as renoncé trop tôt à l'espérance ; mais j'honore ta résolution — digne d'une femme d'un noble caractère — de remplir fidèlement ton devoir, maintenant que le sort en est je-

té, et d'accomplir sans murmure les sacrifices qu'exige de toi ta nouvelle position. » Elle s'arrêta épuisée. Hortense ne répondit que par un torrent de larmes ; c'était une jouissance pour toutes deux que de s'abandonner ainsi à leur douleur muette.

« Pardonne-moi ma franchise, reprit Edith en caressant de sa main amaigrie le front brûlant de la jeune femme : au point où me voici, c'est-à-dire sur la limite entre ce monde et l'autre, s'évanouissent toutes les formes cérémonieuses qui élèvent trop souvent une barrière entre des cœurs faits pour se comprendre. Tels sont les nôtres, ma chère Hortense ; nous l'avons senti dès notre première entrevue, bien que séparées alors par la froide étiquette. Qu'est-ce qui ramènerait sans cesse mes pensées vers toi, sinon le pouvoir de la sympathie ? Qu'est-ce, sinon la sympathie, qui t'a poussée à persuader ton mari de l'amener à Skogeborg ? Ma bonne, ma chère Hortense, j'éprouvais un désir indicible de causer encore avec toi. Que n'ai-je été exaucée plus tôt ! Mais n'importe ! je m'estime heureuse de goûter au moins cette dernière jouissance. Combien de temps m'accordes-tu ? »

— Je l'ignore ; je vais essayer de décider Westelli à entreprendre seul son excursion en Norvège. J'espère qu'il ne refusera pas ma première demande et que je passerai quelques jours auprès de toi. »

En effet, Westelli céda aux larmes et aux touchantes prières d'Hortense, et le lendemain matin il partit sans elle, en promettant de ne revenir la chercher que dans huit jours, pendant lesquels elle pourrait se consacrer tout entière à son amie souffrante.

Les premiers jours, Edith fut plus fai-